

Tranche de vie théâtrale

Une fenêtre sur la modernité. Les Apprentis-Sorciers (1955-1968)

Michel Vaïs

Numéro 108 (3), 2003

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/25973ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Vaïs, M. (2003). Tranche de vie théâtrale : *Une fenêtre sur la modernité. Les Apprentis-Sorciers (1955-1968)*. *Jeu*, (108), 84–86.

Tranche de vie théâtrale

En une centaine de pages, l'auteur raconte l'histoire de la troupe d'amateurs qu'il a cofondée et longtemps dirigée. Suivent une vingtaine de photos et les témoignages de quinze anciens « Apprentis » ou amis de la troupe, enfin, la liste des soixante-huit spectacles (quarante pièces différentes) présentés par la compagnie dans diverses salles.

L'impulsion pour rédiger cette plaquette est venue à Jean-Guy Sabourin lorsque Serge Turgeon, un ex-Apprenti aujourd'hui directeur général adjoint du Théâtre du Rideau Vert, a invité ses anciens confrères à une rencontre à l'occasion d'une représentation de *Maître Puntila et son valet Matti* de Brecht, le 31 mars 2000. Car c'est par la petite compagnie d'amateurs que la pièce fut jouée en première montréalaise, à l'automne de 1963, avec une distribution comprenant notamment Raymond David, Jean-Pierre Saulnier et Pierre Collin. Les soixante-quinze anciens des Apprentis qui ont répondu à l'invitation du Rideau Vert (sur les quelque deux cent cinquante personnes qui sont passées par la troupe) ont poussé Sabourin, amicalement soutenu par Monique Duplantie, à fouiller dans ses archives et sa mémoire pour faire revivre les temps forts de la compagnie.

Rappelons qu'à cette époque où le théâtre professionnel débutait à peine, nos plus solides institutions, le Rideau Vert et le TNM, n'existaient que depuis quelques années et personne n'occupait vraiment le territoire de ce que l'on appelait alors le théâtre d'avant-garde. Cette expression recouvrait surtout les pièces créées en Europe dans les années 50. En treize ans, les Apprentis-Sorciers ont mis au programme entre autres des œuvres de Brecht, Ghelderode, Tchekhov, Ionesco, Pirandello, Beckett, Betti, Synge, Kleist, García Lorca, Achard, Claudel, Adamov, Vauthier, de Obaldia, Dürrenmatt, Frisch, Albee. S'ajoutèrent à ce florilège quelques auteurs québécois: Félix Leclerc, Pierre Perrault, Robert Gurik. Avec les Saltimbanques, issus d'une scission des Apprentis en 1963, et l'Égrégore – première compagnie professionnelle à exploiter à Montréal le répertoire d'avant-garde, dès 1959 –, les Apprentis-Sorciers ont ouvert des fenêtres sur un théâtre qui aura fortement contribué à renouveler les formes de cet art au Québec. Rappelons en effet que la plupart des pièces précitées ont connu leur création québécoise chez les Apprentis-Sorciers.



ESSAI DE JEAN-GUY SABOURIN, *UNE FENÊTRE SUR LA MODERNITÉ. LES APPRENTIS-SORCIERS (1955-1968)*, MONTRÉAL, VLB ÉDITEUR, 2003, 167 P., ILL.

En treize ans d'existence, la troupe a donné plus de mille représentations, devant des publics souvent très limités, car les salles ont longtemps été exigües. De la « Cave à Anita » au Théâtre d'Aujourd'hui de la rue Papineau, aujourd'hui sis rue Saint-Denis, en passant par la célèbre Boulangerie (rue Davidson, puis déménagée rue de Lanaudière), les Apprentis-Sorciers resteront dans la mémoire du public comme un théâtre de poche microscopique. La troupe s'est pourtant produite à l'occasion dans des lieux plus grands, comme la Salle D'Arcy McGee, au printemps de 1956, et même à la Comédie-Canadienne, le 28 avril 1958, pour une soirée-bénéfice consacrée à

Ionesco. À l'invitation de Gratien Gélinas, *les Chaises* et *la Cantatrice chauve* ont alors été jouées devant mille deux cents spectateurs.

Ne se reconnaissant pas vraiment de maîtres, « si ce n'est ceux [qu'il a] adoptés comme un père adopte un enfant » (p. 13), Jean-Guy Sabourin s'est plutôt mis à l'écoute des dramaturges. Lire : des dramaturges étrangers surtout, qu'il découvrait par la lecture des journaux et des magazines français. Il a par ailleurs toujours cru « et [le croit] toujours, que l'art sous toutes ses formes est un prolongement de l'école publique » (p. 13). Ce qui l'a poussé à considérer le théâtre comme un service public et accessible à tous. Cette vocation

pédagogique – après la disparition de la troupe, Sabourin a fait carrière comme professeur de théâtre à l'UQÀM – explique que les soirées chez les Apprentis commençaient régulièrement par un petit mot du directeur pour « présenter » la pièce au public. Celui-ci était aussi invité à rester après la représentation pour discuter à chaud sur ce qu'il avait vu.

Les spectacles des Apprentis ont souvent été loués pour leur audace. Audace du répertoire d'abord, innovation en matière de scénographie – le frère de Jean-Guy, Claude Sabourin, y a réalisé de nombreux décors –, mais aussi qualité du jeu. La critique fréquentait d'ailleurs le théâtre avec assiduité. Même s'il était difficile de singulariser leurs éloges, à cause de la règle absolue de l'anonymat (sauf pour le directeur et principal metteur en scène ; les noms des comédiens ne figuraient pas dans le programme), les journalistes n'hésitaient pas à comparer ces acteurs aux professionnels qui tentaient alors de faire leur marque et qui jouissaient de moyens beaucoup plus conséquents. Au point où des polémiques ont même éclaté lorsque des critiques influents, tels Jean Hamelin, Jean Béraud, Gérald Godin, Jean Basile, Monique Bosco ou Yerri Kempf, ont fini par susciter l'ire d'un Jean-Louis Roux, président du Syndicat des



Les Chaises de Ionesco, présentées par les Apprentis-Sorciers pendant la saison 1959-1960. Sur la photo : Claude Gai (le Vieux) et Jean-Guy Sabourin (la Vieille). Photo tirée de l'ouvrage de Jean-Guy Sabourin, *Une fenêtre sur la modernité* (VLB éditeur, 2003).

auteurs, et d'un Jean Duceppe, qui présidait l'Union des artistes. Témoigne de ces polémiques dans les journaux un extrait d'une critique de Jean Hamelin parue dans *Le Devoir* en 1962 :

Comme nous sommes loin, avec les Apprentis-Sorciers, de ce monde odieux du théâtre fabriqué: de ces « vedettes » qui nourrissent les pages de certains hebdomadaires, de ces interprètes de téléromans, de tout ce petit monde méprisable qui court après la manchette, après l'argent, après le cachet! (p. 60)

Ce à quoi Jean Duceppe rétorquera, avec la fougue qu'on lui connaît :

Moi aussi, j'ai droit au titre d'amateur. Amateur, ça suppose quelqu'un qui ne gagne pas sa vie avec le métier qu'il fait; or, je ne gagne pas ma vie avec le théâtre; quand je joue au théâtre, je perds de l'argent. Je ne suis pas seul, tous mes camarades en sont là... (p. 61)

Parsemée de nombreux et longs extraits de critiques, la plaquette de Jean-Guy Sabourin fait agréablement revivre une tranche de la vie théâtrale montréalaise qui a servi d'école à de nombreux artistes, lesquels ont par la suite fait carrière au théâtre (Pierre Collin, Serge Turgeon, Claude Gai, François Tassé), à la télévision (Raymond David, Pierre-Jean Cuillerier), à la radio (Jean-Pierre Saulnier), quand ce n'est pas dans l'enseignement, l'édition, le droit ou... la coiffure. Bref, pour la plupart, de vrais amateurs! **J**